Il n'y a rien d'intact

Le projet d'installation *HIWIRHI IPAATTONI ~ boîte d'étoiles* émerge d'une collaboration initiée en 2023 entre Mi Mawai, plateforme brésilienne dédiée au renforcement des alliances dans le domaine des arts, et L'Abri, un espace de résidences artistiques consacré à la création émergente à Genève, Suisse. Depuis lors, les artistes et les équipes de production de ces deux institutions partagent pratiques, références et manières de faire. Ensemble, iels tissent une alliance fondée sur des perspectives horizontales et anti-coloniales, sensibles tant aux asymétries historiques qu'à la richesse des savoirs ancestraux du peuple Baniwa et à leurs cosmologies, qui orientent le soin de la nature, des ancêtres et du collectif. L'École Vivante Baniwa — partenaire central du projet — est gardienne de ces savoirs, assurant leur transmission et la préservation des traditions Baniwa.

Pour Mi Mawai, il s'agit de sa première collaboration internationale ; pour L'Abri, du premier échange entre jeunes artistes associé·es à son projet, artistes autochtones et la Forêt. Baignée dans cet espace de dialogue non-linéaire — soutenu par un état permanent de renégociation et d'éminence — la collaboration a traversé un flux de rencontres virtuelles, visites et lectures, pour aboutir à la résidence immersive *Waphia Warapaka*, réalisée sur le Territoire Autochtone Alto Rio Negro, en Amazonie brésilienne. C'est dans cet entrelacement de mondes que le projet trouve sa force et sa direction : une histoire vivante, toujours en construction fragile et imprévisible, capable d'accueillir tensions, frictions et questionnements, au lieu de chercher des simplifications. Ainsi s'étend l'arc de la promesse de continuité, de cohabitation et de responsabilité partagée face à la présence humaine sur Terre.

La rencontre entre la Suisse, le Brésil et le Territoire Autochtone Alto Rio Negro est avant tout une rencontre entre mondes. Les distances impliquées dépassent largement les kilomètres parcourus et les heures de voyage. La forêt amazonienne elle-même est un multivers et, d'un point de vue occidental, visiter une communauté autochtone peut apparaître comme atteindre une étoile dans une constellation lointaine, hors du temps et de l'espace dominant.

Être et vivre dans la Forêt exige une négociation constante et intense avec soi-même. Plonger en elle peut être comme entrer dans une salle des miroirs : un processus de réflexion et de résonance, un espace interrelationnel où chacun·e explore comment il ou elle gère ce qui se présente. Gérer ses attentes, peurs, questionnements, inconforts, la différence des langues et leurs traductions souvent impossibles. Une telle rencontre provoque des frictions multiples qui peuvent déstabiliser nos inconscients, imprégnés de biais culturels. Contourner le besoin de comprendre toutes les langues verbales, originelles ou coloniales, et assumer la vulnérabilité du non-verbal face à une puissance qui ne tient pas dans les mots, mais dans la danse, le chant, le dessin, la peinture, l'audiovisuel. Est-il encore possible de percevoir et d'agir dans le monde sans la médiation dominante du verbe ?

Les défis sont si innombrables que vivre cette rencontre nous fait perdre nos repères, nous rend petit·es, modifie notre perception et la composition de notre être. Le ciel nous réveille, et chaque jour nous cherchons à reprendre notre souffle. Dans la Forêt, la Terre est brune et les feuilles vertes. Nous nous réveillons en colère d'avoir dormi si longtemps, pour tous les matins que nous avons perdus. La mauvaise humeur envahit le quotidien. Et, au milieu de ce tourbillon, nous réalisons un projet.

Un choix central a été de travailler de manière collaborative, avec des responsabilités partagées et des communications sans barrières hiérarchiques, tout en étant conscient·e des profondes asymétries existantes. Il n'existe pas de chemins simples ou exempts de conflits pour créer des partenariats transatlantiques et transfrontaliers fructueux. Les alliances ne représentent pas non plus une sublimation automatique des problèmes et impasses. La logique libérale de l'art occidental, présente tant dans les pratiques européennes que brésiliennes, ne conçoit pas l'art dissocié du travail de l'auteur, de l'individu ou du génie et accorde pas ou peu d'importance aux travaux collectifs ou communautaires. Dans une culture où le capital et la propriété sont au centre, il y a des barrières dans les champs, des clôtures dans les forêts, des feux de signalisation, des sacs poubelles, des impôts sur les sacs poubelles, un manque d'affection, de l'ignorance, comme partout ailleurs, mais surtout, une grande culture du déni. Le déni de nos dépendances. Le déni de ces peuples victimes de l'opulence. Le déni de la violence normalisée en instrument de pouvoir. L'opposé d'un souffle — car les souffles ne connaissent aucune frontière.

Waphia Warapaka signifie, en langue Baniwa, « nous soufflons nos danses ». Pour se sentir soufflé·e, il faut marcher main dans la main dans l'obscurité, se mouvoir à partir de pratiques du non-savoir. Bien que ces danses nous impliquent collectivement, il est impossible de savoir comment chacun·e danse dans le noir. Il importe encore moins de connaître une quelconque chorégraphie. Ainsi, une certitude émerge : avant le regard de l'autre, il faut

danser. Rêver d'un autre lieu, d'une autre réalité. Se dire que certain·es êtres sur cette planète ont protégé la clé de l'harmonie depuis des millénaires, qu'il existe une culture de la confiance, un au-delà de nous qui résiste, intact. Pourtant, il n'y a rien d'intact.

Être et vivre dans la forêt, toute la vie ou seulement quinze jours, exige une négociation intense et constante avec les forces qui composent cette collectivité multidimensionnelle, productrice de différences constantes et de rencontres créatives. Les projets et actions sont guidés par des temporalités autres. La planification doit se soumettre aux mouvements du territoire. La méthodologie est imposée par la Forêt elle-même et ne s'apprend qu'au travers de l'expérience.

Ainsi, un autre axe important de la collaboration a été l'incorporation de temporalités plurielles et de simultanéités. Entre le rythme accéléré des institutions, les différents fuseaux horaires et le temps communautaire et consultatif des différents groupes impliqué·es, le projet a dû apprendre à soutenir pauses, retours, longues conversations, traversées et incertitudes. Cette coexistence des temps, bien plus qu'un défi logistique, est devenue une manière de penser le futur : non pas comme une ligne droite, mais comme un espace où des rythmes différents peuvent coexister et produire du sens.

De manière tout aussi fondamentale, un troisième choix structurant du projet a été de plonger *littéralement* dans les eaux et savoirs du peuple Baniwa, plaçant la direction créative entre les mains des artistes autochtones et de la communauté Baniwa d'Assunção do Içana, en collaboration avec l'École Viva Baniwa. Iels ont été responsable·s de la définition du contenu, des récits et de la direction audiovisuelle du projet. L'expérience de cohabitation avec les membres de la communauté a été particulièrement significative, permettant à la création artistique de s'entrelacer organiquement avec la vie quotidienne, les rituels et les célébrations de la communauté. Ce modèle implique de reconnaître les histoires de violence et d'extractivisme, de revoir les hiérarchies du savoir et de réorganiser les rôles de production afin de construire des modes de savoir et de création qui refusent les logiques coloniales.

Pour tisser des alliances avec les peuples et communautés autochtones, il faut parler de l'alliance avec la Terre qu'iels habitent. Expérimenter le paysage, vibrer avec le territoire, apprendre de la forêt et des modes de vie de tous les êtres qui y vivent, visibles et invisibles, sont des conditions indispensables. C'est pourquoi, dès le départ, ce projet a été conçu pour se dérouler dans la communauté d'Assunção. Il n'y avait pas d'autre manière d'opérer cette approche que par l'immersion : marcher, nager, dormir, rêver et manger avec la Terre. Nous mangeons littéralement la Terre et nous sommes mangé.es par Elle. Manioc, piment, açaí sont des aliments et des médecines qui agissent dans l'alchimie d'une profonde révolution cellulaire. Entre beiju, farine, tucupi et tant de danses, nous partageons notre souffle. Nous élargissons nos cœurs et notre regard vers le ciel, au-delà de l'astronomie occidentale. Là, nous voyons voler des animaux sauvages, dessinés dans les étoiles, indiquant des routes et annonçant les bons moments de pêche. L'eau du fleuve nous guide dans ce voyage-apprentissage.

Il faut aussi reconnaître que la construction d'alliances exige beaucoup de pragmatisme : nous dominons et nous sommes dominé·es. Il n'y a dès lors rien d'autre à faire que de construire au milieu de la destruction. Construire des espaces de résistance, dans la dissonance de ce qui les entoure. Nous parlons de stratégies de guerre, comme un principe de survie. Depuis que les empires coloniaux se sont imposés sur les peuples et leurs territoires, ces mondes sont en guerre permanente. Les territoires et les peuples-forêt restent menacés et les alliances, telles que nous les comprenons, servent cette lutte. C'est pourquoi il faut rester vigilant·e face aux pièges et garder pour impératif de ne jamais se déconnecter de la direction vers laquelle nous avançons.

Dans ce sens, nous concevons l'alliance comme un moyen, non comme une fin. Cultiver des alliances autour du processus de relation et de convergence des directions avec, et à partir des différences. Il s'agit de bouger, vibrer ensemble, se transformer et continuer. Il n'y a pas de forme fixe dans les alliances, il y a synchronie et cycles — il y a, tant que les parties l'acceptent, continuité dans le temps. L'alliance demande que nous « vivions avec le trouble »[1]. Elle demande de trouver des moyens de continuer en confluence[2].

---

[1] La citation fait référence au concept de « vivre avec le trouble », titre de l'ouvrage de la biologiste et philosophe féministe américaine Donna Haraway. Donna Haraway**,** *Vivre avec le trouble* (titre original : *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*).
[2] Le philosophe et penseur quilombola brésilien Nêgo Bispo, décédé en 2023, nous enseigne ce terme pour penser des pratiques de rapprochement entre cultures et luttes.

La *nakoada*, mode de vie que les Baniwa nous prêtent pour penser la nature et le comportement des échanges entre différents peuples, enseigne que les alliances émergent uniquement lorsqu'on est confronté à un contexte de guerre. C'est par « l'art comme moyen de continuation de la guerre » (TERENA, BANIWA, 2022[3]) que nous pouvons trouver des voies possibles pour une collaboration qui place la différence au premier plan de la négociation entre mondes, de nombreux mondes en état de guerre permanent :

> La *nakoada* indique précisément cette direction : une stratégie des Baniwa face à leurs ennemis, pratiquée à partir de l'accès à la culture et aux savoirs des autres pour perpétuer l'existence de leur propre peuple. Il s'agit d'une pratique d'étude, de compréhension et de familiarisation qui préserve l'autonomie[4].

Dans le cadre de la lutte des peuples autochtones d'Abya Yala[5], lorsque nous pensons à l'association du monde européen avec les communautés traditionnelles de la forêt amazonienne, il y a une infinité de couches impliquées. Il ne s'agit pas de séparations faciles à surmonter ou qui se transforment du jour au lendemain par le simple contact avec la culture et le territoire, mais d'un processus continu d'apprentissage et d'équilibrage des habitudes, codes et manières de savoir et de percevoir le monde.

Une question fréquente que se posent les non- autochtones partout est : « Comment puis-je contribuer à cette lutte sans me l'approprier ? » Lors de son passage à Genève en 2019, l'artiste d'origine Macuxi Jaider Esbell a présenté, devant la banque UBS, un manifeste sous forme de rituel-texte-performance intitulé « Lettre des Peuples Autochtones au Capitalisme ». L'action se terminait par cette phrase : « Luttez avec nous, vous avez du pouvoir, tout comme nous ». Ce rappel, planté par l'artiste en territoire suisse, affirme qu'il reste beaucoup à faire et que des mains et des esprits sur tous les continents peuvent contribuer à la défense des territoires autochtones — la solution la plus viable à la crise climatique et à la protection de ces terres.

D'un autre coin de la forêt amazonienne, le chamane Agostinho Ikamuru nous rappelle que « culture est protection ». Dans cette affirmation, nous pouvons trouver des pistes pour penser des collaborations dont le but est, finalement, de renforcer et diffuser les cultures autochtones de différentes origines. Dans un monde où les relations entre peuples sont profondément problématiques, l'art pourrait être un moyen de connexion pour un futur où d'autres écoles vivantes prospéreront. En plaçant la différence au premier plan, enfants et jeunes peuvent apprendre, dans ces écoles, que partager le monde implique de prendre soin des cultures autant que des forêts. Dans le souffle enchanté des danses, chants, récits et images réside la clé pour rêver la possibilité d'un avenir commun — et tout le monde a un rôle fondamental dans la lutte pour cet avenir.

---

[3] BANIWA, Francy ; KADIWEL, Idjahure. L'art comme continuation de la guerre par d'autres moyens. In : Nakoada : stratégies pour l'art moderne. Rio de Janeiro : Musée d'Art Moderne, 2022.

[4] BANIWA, Denilson ; LEMOS, Beatriz. Pratiques de confrontations. In : Nakoada : stratégies pour l'art moderne. Rio de Janeiro : Musée d'Art Moderne, 2022.

[5] Terme d'origine Guna (peuple de la région de l'actuel Panama et Colombie), largement adopté par les mouvements autochtones pour désigner le continent américain selon une perspective propre, antérieure à la colonisation. Il signifie quelque chose comme "terre mûre", "terre en floraison" ou "terre de sang vital". En 1990, lors de la Rencontre Continentale des Peuples Autochtones d'Abya Yala à Quito, en Équateur, des représentants de plus de cent peuples ont choisi d'adopter officiellement cette dénomination comme référence originelle pour le continent, en affirmation politique d'autodétermination et de rupture avec des nomenclatures coloniales telles que "Amériques" ou "Nouveau Monde".

Biographies des auteur.es

Mayra Abreu
Productrice, administratrice et chercheuse en pratiques culturelles avec plus de 15 ans d'expérience en coordination et articulation de partenariats et d'équipes multidisciplinaires de projets socioculturels et artistiques, intégrant des thématiques de durabilité, de culture, d'art, de spiritualité et de socio-biodiversité. Membre de la plateforme *Mi Mawai* depuis 2024.

Lucas Canavarro
Artiste indiscipliné qui travaille à la croisée du cinéma, de la performance, du son, de l'écriture et du commissariat d'exposition. Son travail est traversé par différentes collectivités, parmi lesquelles *Mi Mawai* (2017-), une plateforme d'alliances dans le domaine des arts, et le programme *Guanabara Pyranga* (2024-), une rencontre des cultures de Guanabara.

Alessandra Mattana
Travailleuse culturelle, elle ouvre à l'articulation de pratiques artistiques transdisciplinaires et collaboratives. À *L'Abri - Genève*, structure dédiée au soutien à la création émergente, elle est responsable du développement artistique et des partenariats.

Sarah Moens
Artiste pluridisciplinaire et expérimentale, basée en Suisse et originaire de Belgique, associée à L'Abri (Genève) en 2023–2024. Sa pratique réunit musique, écriture et performance. Iel travaille autour des notions de créativité et des espaces comme vecteurs de transformation. Iel combine réflexion individuelle et pratiques collectives, en accordant une attention particulière aux questions de (dé)connexion.

Zulmi Nascimento
Artiste, activiste et commissaire d'exposition. Responsable de la plateforme *Balsa* et titulaire d'un master en danse de l'*UFBA* - Université Fédérale de Bahia (Brésil). Amazonien nomade, il développe son travail entre le cinéma, la danse et les arts visuels. Il mène des recherches sur les *encantarias* et les danses afro-autochtones d'Abya Yala.

Nana Orlandi
Artiste transdisciplinaire, percussionniste, productrice et commissaire d'exposition, elle travaille depuis près de 20 ans dans la musique et dans des processus qui articulent art, musique et territoires. Elle est cofondatrice de *Mi Mawai*, une plateforme d'alliances et de création avec des peuples autochtones.

Pedro Rondon Campos
Musicien et producteur musical, né à Rio de Janeiro - Brésil, il travaille dans la création et la production d'art autoral et collectif. Que ce soit au sein de son collectif *Etnohaus* — dédié à la production artistique et aux résidences — ou dans des projets partenaires, il intervient dans l'ensemble du processus de création musicale et dans son dialogue avec le monde.